



PASSEPARTOUT

SOREL, 3 NOVEMBRE, 1888.



Au fil de la plume.

L'HABIT DE FÊTE ET L'HABIT DE TRAVAIL.



ES chers lecteurs, je n'ai pas eu le plaisir d'être en contact avec vous aujourd'hui d'un sujet sérieux et plutôt propre à vous arracher des larmes qu'à vous faire rire, car il s'agit peut-être de ce que vous

avez de plus cher sur la terre et de plus attaché à vous: vos deux habits, votre habit de fête et votre habit de travail!

Qui que vous soyez, vous avez bien dans votre garde-robe un habit que vous décorez avec un certain respect du nom d'habit de fête. Vous êtes aussi pourvu, je n'en doute pas, d'un vêtement plus modeste que vous désignez assez dédaigneusement sous le nom d'habit de travail.

De combien de soins vous entourez le premier! Avec quelle attention délicate vous le touchez, évitant de le froisser ou de le mettre en contact avec le moindre objet poudreux! Vous n'avez pas de meuble trop hermétiquement fermé pour lui servir d'abri et non content de le replier sur lui-même, quand vous le mettez au fond d'un tiroir, vous l'entourez avec sollicitude d'un rempart de serviettes, draperie pudique que les mains profanes de votre chambrrière ne devront pas se permettre d'entr'ouvrir.

Pour éviter à cet habit choyé la moindre gouttelette de pluie, vous sacrifieriez une partie de plaisir, tant vous craigniez voir détruire par une tache la brillante uniformité de son lustre.

Il ne connaît de la vie que le beau côté. Le temps, pour lui, est éternellement doux, le ciel serein, l'air embaumé.

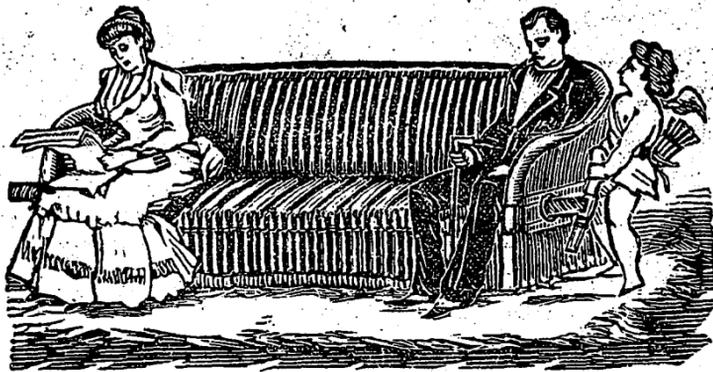
S'il sort le jour, c'est pour jouir du soleil, le soir, pour être immergé dans les flots de lumière, et il lui arrive d'errer la nuit par un clair de lune, mollement tamisé à travers le feuillage, c'est pour être témoin de quelque intime et tendre entretien.

Toujours en compagnie d'un gilet immaculé et d'un pantalon luxuriant, l'habit de fête n'a pas à redouter les mauvais voisinages: le velours et la soie l'approuvent seuls, et souvent il tressaille au contact d'un gant parfumé, auquel sa manche sert de soutien. Si parfois il appuie ses coudes c'est sur le dossier d'une chaise, ou sur les coussins moelleux d'une voiture.

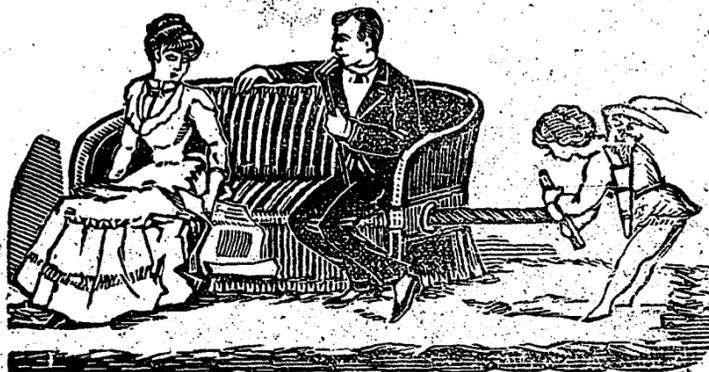
À lui tout le bien-être, à lui tous les honneurs, à lui toutes les joies. Aspirant la vie joyeuse par toutes ses coutures, il ne connaît ni la misère, ni le travail, mais il pourrait vous donner les plus minutieux détails sur tous les incidents d'une promenade, d'une fête, d'une soirée, d'un bal, d'un bal surmonté. N'est-ce pas le contraire de son égide que vous adressez la parole à M. B... ou dansiez avec Mde X...? Hélas! combien différent est le sort de l'habit de travail!

N'ayant pas de sommeil connu, il est constamment en état de vagabondage: tantôt sur une chaise, dans des positions à se donner les plus incroyables entorses, tantôt sur un meuble, souvent dans un coin, c'est une rareté pour lui de passer la nuit à un clou. Quant à se reposer bien étiré sur un portemanteau, cela fait date dans sa vie.

Cupidon et Passepartout.



Le premier cran.



Ça resserre.



Cupidon et Passepartout, chacun leur côté, ont fait leur œuvre. Les amants sont heureux.

LA DEBAUCHE

REDACTEUR EN CHEF

tôt sur une chaise, dans des positions à se donner les plus incroyables entorses, tantôt sur un meuble, souvent dans un coin, c'est une rareté pour lui de passer la nuit à un clou. Quant à se reposer bien étiré sur un portemanteau, cela fait date dans sa vie.

Et si cet habit a le malheur de vivre dans l'atmosphère du journalisme, quelle existence plus affreuse encore! Nourri d'alinéas indigestes, il lui est arrivé plus d'une fois, le malheureux de boire le trop plein d'une plume irritée. Il se traîne péniblement sur les coudes allant de la politique au feuilleton, du fait divers à l'annonce. Il a cependant une consolation, tant il est vrai qu'à quelque chose malheur est bon; c'est de jouir d'un profond sommeil, car on lui donne le plus souvent pour couche, les feuilles avec lesquelles il a passé la journée.

De bonne heure à la besogne, l'habit de travail essuie la poussière laissée sur votre bureau par un plumeau paresseux.

On ne le brosse pas, lui, on se contente de l'épousseter: et par un raffinement de cruauté, c'est en le battant qu'on lui fait rejeter cette poussière, qu'on l'a forcé de s'approprier.

S'il est devenu luisant, il le doit à l'absence de son duvet, et comme sur un crâne dénudé, on voit sur ses manches, que le travail, les veilles, les chagrins ont passé par là.

Ce n'est pas pour lui que vous consulteriez votre baromètre, car il ne sort jamais; il ignore ce qu'est un rayon de soleil, et si parfois un rayon de soleil vient furtivement le caresser, vite vous vous y opposez en fermant vos rideaux, sous prétexte que ce rayon vous gêne.

Privé du soleil pendant le jour il n'a le soir que la douteuse clarté d'un bec de gaz ou d'une bougie dont il sèche souvent les larmes brûlantes.

Il n'a jamais senti se poser sur son bras une main douce et blanche: les doigts rugueux d'un garçon de bureau l'ont seuls parfois touché et c'était pour le rejeter de côté.

Si dans sa noble carrière, il reçoit une blessure, vous vous inquiétez peu de lui donner les soins que réclame sa position; vous laissez la plaie s'agrandir jusqu'à ce que ses lèvres béantes menacent de laisser échapper la douleur. Alors seulement, vous lui faites subir bien ou mal la cantérisation de l'aiguille.

À lui toute la peine, à lui toutes les humiliations, à lui toute la souffrance.

Pourquoi, s'il vous plaît cette conduite à son égard, si opposée à celle que vous tenez vis-à-vis de son confrère? Vous rend-il des services moins nombreux ou moins importants? Avez-vous quelque chose à lui reprocher? Il est moins beau, mais qui l'a enlaidi?

Il n'est plus jeune, mais qui l'a usé? Avez-vous tout simplement qu'il ne flatte pas votre orgueil?

Sous l'habit de fête, vous cherchez à vous enivrer d'un plaisir trop souvent factice. Lorsque vous en posez l'habit de travail, vous retombez dans la réalité, à laquelle il faut revenir malgré tout, voilà ce qui vous chagrine et vous fait prendre en grippe ce pauvre habit qui n'a rien de jamais.

Quelle injustice, pourtant et que de tant traiter ainsi un être si faible pour ce qu'il a fait à notre amour-propre, notre aversion instinctive pour ce qui rappelle la condition pénible imposée à tous.

Ne soyons pas si ingrats! Soyons de temps à autre que notre habit de fête est si élégant, c'est à l'habit de travail qu'il le doit, que l'un n'est qu'une coupe plus recherchée d'une étoffe plus riche qu'autre que l'autre, fatigué d'avance, qui est c'est celui qui gagne la vie de celui-ci.